

L'extrême lucidité
L'Âge de braise

Denyse Therrien

Volume 17, Number 2, Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34355ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Therrien, D. (1998). Review of [L'extrême lucidité / L'Âge de braise]. *Ciné-Bulles*, 17(2), 36-37.

L'extrême lucidité

par Denyse Therrien

Qui ne connaît pas la chanson de Barbara, *À mourir pour mourir*, dans laquelle elle professe vouloir mourir dans «l'âge tendre», qu'on ne la voie pas se faner? Si l'on peut prendre la mort avec une telle légèreté, une telle vanité aussi, se l'approprier à son heure, refuser la décrépitude physique et mentale, pourquoi le très beau film de Jacques Leduc, *l'Âge de braise*, en rebute-t-il plusieurs sous prétexte que Caroline (Annie Girardot), le personnage principal, se laisse mourir sans autre raison, semble-t-il, que de s'être vue morte en rêve?

Leduc a en effet eu le culot — ou le courage — de nous montrer une femme fanée mais encore désirable et aimable pour certains, une citoyenne que le gouvernement canadien s'appête à honorer pour son action humanitaire passée, une mère qui a deux belles filles adultes plutôt épanouies et une grande amie... Une femme comblée en somme, qui n'a aucune raison valable de vouloir quitter ce bas monde. Du moins est-ce ainsi qu'elle nous apparaît dans un premier temps.

Un cauchemar dans lequel elle était morte réveille de vieilles peurs et Caroline décide de faire place nette. Sans que l'on sache vraiment sur combien de jours ou de semaines s'étale ce qui ressemble à une cérémonie sacrificielle, on la voit faire l'inventaire de ses biens pour ne garder que l'essentiel: une camisole ayant appartenu à l'homme qu'elle a vraiment aimé, un coquillage et quelques lettres. D'abord, elle brûle ses livres, jette ses bijoux, donne ses meubles et ses bibelots. Après les avoir déplacés à quelques reprises, elle détruit ses photos et son journal, pour se retrouver dans un appartement entièrement vide. Elle mange à peine et avec peine, parle peu et, surtout, refuse d'expliquer, de justifier son geste, ce qui mortifie son ami Hermas (Michel Ghorayed) et exaspère Béatrice (Sheila Rose) avec qui elle a tant travaillé.

Le réalisateur nous offre une série de regards sur Caroline. Le premier — le plus tendre et le moins critique —, c'est celui d'Hermas qui désespère de la voir vivre seule depuis 25 ans, alors qu'il en est tellement amoureux. Cet

amour tenace impatiente un peu cette femme qui ne se fait plus d'illusion sur l'amour: «À nos âges, on parle de tendresse, de réconfort, d'amitié. C'est bien loin de l'amour, tout ça.» Il en faut plus pour désarmer ce romantique, qui continue à créer des objets pour sa belle dans son atelier de soudure, veille sur elle et la respecte suffisamment pour ne pas l'empêcher d'aller au bout de sa décision.

Pendant qu'elle fait place nette, Caroline revoit sur vidéo une émission que la télévision lui a consacrée au moment où elle allait être décorée de l'Ordre du Canada. Alors qu'elle s'appête à recevoir la plus haute distinction au pays, Leduc déshabille moralement son personnage, couche par couche, dans un habile jeu avec le temps: tournage de certaines séquences de l'émission, soirée de la remise des prix où elle retrouve une ancienne «amie» du temps de l'Afrique, etc.

Cette émission nous présente une Caroline déjà un peu moins extraordinaire. Rachel (Domini Blythe), l'aînée de ses filles qui dirige un lucratif commerce de produits de beauté aux États-Unis, nous révèle une mère absente, qu'elle a peu connue et qu'elle ne connaît toujours pas. Une femme qui a quitté mari et enfant sans crier gare, pour aller servir en Afrique, pour être «utile». Éprise de justice, Caroline est aussi, pour elle, une sorte d'aventurière, toujours «à la frontière de quelque chose». En conclusion, «someone very special». On notera le passage très ingénieux du français à l'anglais pour exprimer le difficile rapport émotif entre la fille et la mère.

Ce portrait, somme toute assez distant, est contrebalancé par celui de Myriam (Mireille Métellus), la cadette, qui parle de sa mère avec un grand respect, amoureuse pour la vie de Mangala (un révolutionnaire dont elle pleure la disparition depuis 25 ans), une femme d'une extrême fragilité, «un cœur infiniment grand et, en même temps, très souffrant».

l'Âge de braise deviendra de plus en plus cruel à mesure que Caroline se dépouillera de tout. Au début du film, dans une scène d'une grande violence psychologique, elle dresse un bilan pas très reluisant de sa vie: «Quand j'aurais voulu apprendre la musique... être une mère exemplaire... servir davantage... faire de mal à personne...» On ne sait pas jusqu'où elle irait, si Hermas ne l'interrompait pas dans cette entreprise d'autocritique, où elle «bat» des objets métalliques.

Toutefois, la grande révélation nous est faite dans la confrontation entre Caroline et Maureen Wilson (France Castel). Très longue et très pénible, elle serait insupportable si elle nous était présentée d'un bout à l'autre mais le

Coup de cœur: l'Âge de braise

réalisateur l'a tronquée et intercalée dans le quotidien de Caroline. Alors que ses proches nous donnent d'elle un portrait plutôt flatteur, les retours incessants à cette confrontation nous révèlent une femme volontaire, une amoureuse trompée, sans scrupules pour sa rivale. Cette femme belle aux yeux d'Hermès, c'est aussi celle qui n'a reculé devant rien pour se débarrasser de Maureen qui «couchait» avec Mangala.

Maureen, une alcoolique qui a le vin triste et le verbe haut, est une femme d'une dangereuse lucidité, qui jette bas les masques et pose un regard d'une rare acuité sur les révolutionnaires, l'aide humanitaire, l'engagement, etc. Elle poursuit une entreprise de déboulonnement des statues nous révélant ainsi le trafic de médicaments, l'exaltation patriotique fatale des révolutionnaires, les motifs souvent inavouables derrière les «sacrifices» de ceux qui s'engagent dans des causes extraordinaires. Maureen égratigne tout et tout le monde. Dans ce jeu de la provocation, elle sera la première surprise quand Caroline crachera enfin le venin qui la ronge: la haine qu'elle a toujours nourri envers son ancienne rivale, sa jalousie morbide à l'époque où Maureen couchait avec Mangala, enfin, la dénonciation qui a entraîné une rafle dont elle espérait que Maureen ne sortirait pas vivante. Or, si cette dernière traîne une infirmité depuis cette nuit-là, un mauvais tour du destin a coûté la vie de Mangala avec qui Maureen dormait la nuit du drame. Caroline est donc indirectement l'exécutrice de son mari: «Je détruis tout. Tout ce que je voulais sauver.» On comprend mal qu'à l'issue de cette confrontation dont les deux honnêtes citoyennes sortent meurtries, le réalisateur ait choisi de les faire rire, assises l'une à côté de l'autre — comme si la vérité les avait réconciliées —, en regardant leurs médailles.

C'est donc autour du vide que Leduc tisse la trame de son film. Le vide au sein du plein (l'action humanitaire) et le vide au bout de la vie, quand aucun Dieu ne nous ouvre les bras et que le bilan de son passage sur la terre est trop léger. «Quelles seront mes traces quand je serai partie?» se demande la protagoniste. La direction d'acteurs est remarquable. En donnant à jouer Caroline à Annie Girardot, Leduc a choisi la comédienne qu'il lui fallait: d'une présence inversement proportionnelle à sa minceur, à sa transparence. Annie Girardot est émouvante, d'autant plus qu'elle en fait moins que d'habitude. L'utilisation de la voix off a peut-être aidé le réalisateur à contenir la nervosité et la fébrilité de la comédienne. C'est souvent dans les moments les plus sobres de son jeu que l'on ressent le mieux sa douleur (rencontre avec sa fille Rachel à l'aéroport, dernier repas devant la fenêtre-miroir, premières scènes dans la chambre d'hôtel avec Maureen). De son côté, France Castel fait une performance remarquable et offre un contrepoint intéressant à Girardot. Beaucoup plus ronde



et sensuelle, il y a chez Castel quelque chose de fluide alors qu'Annie Girardot, décharnée, semble plus opaque, presque plus terrienne.

L'Âge de braise est magnifiquement servi par des intérieurs où les tons clairs voisinent avec des teintes d'aurore et de crépuscule et par la photographie de Pierre Letarte qui joue de la lumière comme d'un révélateur d'âme. Caroline évolue dans des rais de lumière et, paradoxalement, c'est dans les très rares scènes d'extérieur qu'elle semble le plus enfermée.

On sent le soin qu'a apporté le réalisateur dans la mise en scène, souvent ingénieuse: gros plan de Rachel qui termine l'entrevue en regardant sa mère — spectatrice éventuelle de l'émission — sur ces mots: «Congratulations, Mother.» Or, cette scène nous sera révélée vers la fin du film, une fois la mise à nue de Caroline achevée. Remarquables aussi, les cadrages de la confrontation entre Maureen et Caroline dans la suite de l'hôtel. Leduc joue brillamment avec l'espace, à l'intérieur du plan, pour distancer ou rapprocher les deux femmes, en utilisant les cadres de porte, le miroir, le couloir entre les deux pièces, dans une composition magistrale.

Le côté plus faible de ce film magnifique et profond, c'est peut-être certaines réflexions qui frisent parfois le cliché ou l'évidence. Mais cela ne suffit pas à expliquer l'insuccès de **L'Âge de braise** qui n'a tenu l'affiche que pendant trois semaines à Montréal, devant des salles quasiment vides. ■

Annie Girardot et Domini Blythe dans **L'Âge de braise** de Jacques Leduc (Photo: Attila Dory)

L'Âge de braise

35 mm / coul. / 97 min
1998 / fict. / Québec-France

Réal.: Jacques Leduc
Scén.: Jacques Leduc et Jacques Marcotte
Image: Pierre Letarte
Son: Claude Beauregard
Mus.: Jean Derome
Mont.: Élisabeth Guido
Prod.: Luc Vandal - Productions du Lundi Matin
Dist.: Compagnie France Film
Int.: Annie Girardot, France Castel, Michel Ghorayed, Sheila Rose, Domini Blythe, Widemir Normil, Mireille Métellus, Pascale Bussières, Denise Bombardier